

66^e Festival d'Avignon

Du théâtre, un choc et un coup de cœur

Ibsen-Ostermeier, Markus Örn et cinq jeunes gens



«Un Ennemi du peuple» d'Henrik Ibsen.

PAR STÉPHANE GILBART
(AVIGNON)

Une ovation pour saluer la représentation d'«Un Ennemi du peuple» d'Henrik Ibsen, mis en scène par Thomas Ostermeier, le choc ressenti au spectacle du «Conte d'amour» de Markus Örn, la découverte des cinq jeunes comédiens aussi inventifs que talentueux du «Signal du promeneur»: trois excellentes raisons d'être en Avignon; de quoi oublier le reste.

Pas mal de metteurs en scène ici ont eu toutes sortes de prétentions à l'originalité, à l'inattendu; très peu ont concrétisé leurs intentions, suscitant l'ennui, l'agacement. Et voilà soudain que l'un d'eux, Thomas Ostermeier, «se contente» de reprendre «Un Ennemi du peuple», un texte d'Henrik Ibsen, écrit en 1881 et représenté tant et tant de fois. Un texte à la merveilleuse texture, dans son cheminement et ses rebondissements, dans sa façon de confronter encore et encore son héros aux conséquences de sa décision de faire connaître toute la vérité sur la pollution des eaux de l'établissement thermal qui fait la richesse de sa petite ville. Ostermeier lui a consacré une lecture extrêmement attentive. Homme d'aujourd'hui, il en a souligné, repris, réécrit, développé quelques aspects qui lui semblaient correspondre à certaines de nos préoccupations, à certains de nos questionnements.

Tout «naturellement», cette approche respectueusement créative a engendré une scénographie bienvenue (des murs en «tableau noir», supports de didascalies-graffiti ou devenant facilement significatifs des péripéties du développement de l'intrigue), une intéressante caractérisation des personnages (des jeunes gens «d'aujourd'hui», dans leurs façons d'être, dans leurs «goûts et couleurs» qu'ils soient musicaux ou culinaires), et surtout une perpétuelle tension dans le déroulement et l'enchaînement des séquences. Il a même intégré les spectateurs à la représentation – mais en sauvegardant son tempo – lors du fameux débat public qui est l'un des temps forts de la pièce. Et ces spectateurs d'ovationner! Reconnaisant là un des théâtres qu'ils aiment et dont ils sont trop souvent frustrés.

Dire l'horreur

Le temps et la place nous manquent pour évoquer le tout juste vu « Disgrâce » du Hongrois Kornél Mundruczó. Tout ce qui est dit et sous-jacent dans le roman – si fort – du Sud-africain J.M. Coetzee est multiplié théâtralement, dans la nuance ou l'exacerbation, dans le réalisme le plus éprouvant ou l'évocation poétique. Les mots se font images et n'en prennent que plus d'intensité.

Mais la «modernité» a aussi ses droits: ainsi, ce «Conte d'amour» de Markus Örn. Une «performance» qui prend plus de trois

heures pour installer ses moyens et ses effets à propos de ce Fritzl, cet Autrichien qui, si longtemps, a tenu sa fille incarcérée au fond d'une cave de sa maison, lui faisant sept enfants. Guère de texte. Des images. Quatre comédiens hommes jouent les rôles du père, de la fille et de ses enfants. Et chacune des séquences, qui se vit en réel derrière des bâches translucides, nous apparaît sur deux grands écrans qui dominent le plateau. A-t-on jamais mieux dit toute l'horreur et toutes les ambiguïtés de ce qui s'est joué alors. Quel malaise! Mais cet ébranlement ne constitue-t-il pas la meilleure approche dans la mesure où il nous interdit la belle compréhension intellectuelle ou l'émotion de bonne conscience?

Un choc! Et qui relativise faiblement une autre «performance» attendue, celle de Roméo Castellucci, dont on n'a pas oublié le si prenant – et scandaleux pour certains – «Sul concetto di volto nel figlio di Dio», l'année dernière. Déception: ne demeurent que les procédés (dont une époustouflante éruption volcanique scénique).

Le théâtre ici, c'est aussi un coup de cœur, dans le Off cette fois, à La Manufacture, avec «Le Signal du Promeneur», une création du «Raoul collectif», cinq jeunes comédiens qui réalisent tout simplement, tout tranquillement ce que d'autres, dans le In, ne font qu'annoncer pompeusement. Leur proposition réjouit par l'inventivité de son récit foisonnant, les sujets qu'elle évoque, le rythme qui l'anime, par la qualité du jeu de ses interprètes, aussi bons comédiens que musiciens de fanfare! Le tout baignant dans un humour aux multiples facettes, corporelle, visuelle, verbale, absurde, poétique, musicale, belge décalée, en objets réels ou bricolés. Le «Raoul collectif», c'est un univers théâtral!

Mais Avignon, c'est aussi, sur l'Île Piot, à 22h45, «L'Autre» de la Cie Claudio Stellato: un homme-coutchouc dans, sur, sous des armoires qui semblent dotées d'une vie autonome et se jouer de tous les équilibres. Magie. Le spectacle vivant est multiple.

La critique ciné du lundi

Alice au pays de Woody

«Paris Manhattan» de Sophie Lellouche

PAR FRANCK COLOTTE

«Paris Manhattan», actuellement à l'affiche, est le premier long métrage réalisé par Sophie Lellouche, dont la carrière de cinéaste a débuté en 1999 par un court métrage: «Dieu, que la nature est bien faite!» dans lequel elle dirige Gad Elmaleh. Cette comédie romantique, légère et pétillante réunit un casting de choix: la talentueuse Alice Taglioni, le séduisant Patrick Bruel et l'inimitable Woody Allen.

Hésitante au début, Sophie Lellouche se lance dans la réalisation après avoir fait sienne la phrase de son illustre prédécesseur: «Le talent c'est la chance, ce qui compte dans la vie c'est le courage». C'est de cette manière qu'elle crée l'histoire de ce personnage féminin – Alice, interprété par Alice Taglioni, écrasé par son train de vie, et qui trouve refuge dans le monde du cinéma à travers l'univers de Woody Allen, mentor rassurant et en même temps modèle cinématographique écrasant. Il va lui falloir «tuer le père» et se libérer de toutes les emprises qui l'empêchent d'avancer seule: c'est le personnage de Victor – interprété par Patrick Bruel – qui va briser tous les modèles familiaux.

Où est la frontière entre rêve et réel?

«Paris-Manhattan» narre en effet l'histoire d'Alice, une jeune et belle pharmacienne passionnée par son travail et dont le seul problème est d'être encore célibataire. Préférant se réfugier dans sa passion pour Woody Allen, elle résiste tant bien que mal à la pression de sa famille qui ne cherche qu'à la marier. Or, sa

rencontre avec Victor pourrait bien changer le cours des choses... Evoquant la rencontre d'un pessimiste heureux et d'une optimiste malheureuse, le film affiche clairement sa volonté de s'éloigner des clichés, du déjà-vu dans la mesure où l'on voit des endroits de Paris qu'on connaît peu, même si quelques scènes d'un «Paris-carte-postale» restent présentes. Le sel de cette comédie provient du fait qu'elle met en scène un ménage à trois: Victor, Alice et le poster de Woody Allen avec lequel elle entretient une véritable relation, car il est avant tout une projection d'elle-même. Grâce à lui, elle ose formuler des questions qui lui permettent d'avancer dans sa vie.

La grande force de cette production tient surtout au fait que jamais Sophie Lellouche ne singe ni ne parodie le style du maître: elle gratifie au contraire le spectateur d'un film en forme d'hommage, ce qui se ressent particulièrement au niveau de l'écriture de ses personnages, attachants, farfelus et névrosés. Elle élabore son récit – sous-tendu par une musique participant pleinement de la poésie qui se dégage de l'ensemble – autour d'un auteur de référence en matière de couple: Woody Allen, omniprésent dans ce film, dont le titre, déjà, fait référence à ses films. Et la réalisatrice de conclure: «J'aime beaucoup l'univers de Woody Allen. La profondeur passe chez lui par l'humour, la poésie et la magie. Dans mon film, Alice s'adresse à une photo de Woody Allen qui lui répond. Quelle est la frontière entre rêve et réel? J'aime amener de la magie dans la réalité.»



«Paris Manhattan»: Alice Taglioni et Patrick Bruel. (PHOTO: VENDOME PROD.)

Nazi-Tattoos unerwünscht

Bayreuth tauscht den „Holländer“

Es schien eine unspektakuläre Festspielsaison auf dem Grünen Hügel in Bayreuth bevorzuzustehen. Doch nun gibt es den Eklat schon vor der Eröffnung: Der russische Sänger Evgeny Nikitin, der für die Titelpartie im „Fliegenden Holländer“ vorgesehen war, hat seine Koffer gepackt. Der Grund: Der frühere Metal-Musiker hatte sich einst in jungen Jahren Tätowierungen mit

nationalsozialistischem Bezug stechen lassen. Die Festspielleitung bat am Samstag zum Gespräch, anschließend sagte Nikitin seine Absicht ab. Der „Holländer“ war vier Tage vor der Premiere an diesem Mittwoch. Gestern änderten die Festspielverantwortlichen die Besetzungsliste – Samuel Youn kommt zur ersten großen Rolle in Bayreuth. (dpa)



«Conte d'amour» de Markus Örn.

(PHOTOS: FESTIVAL)